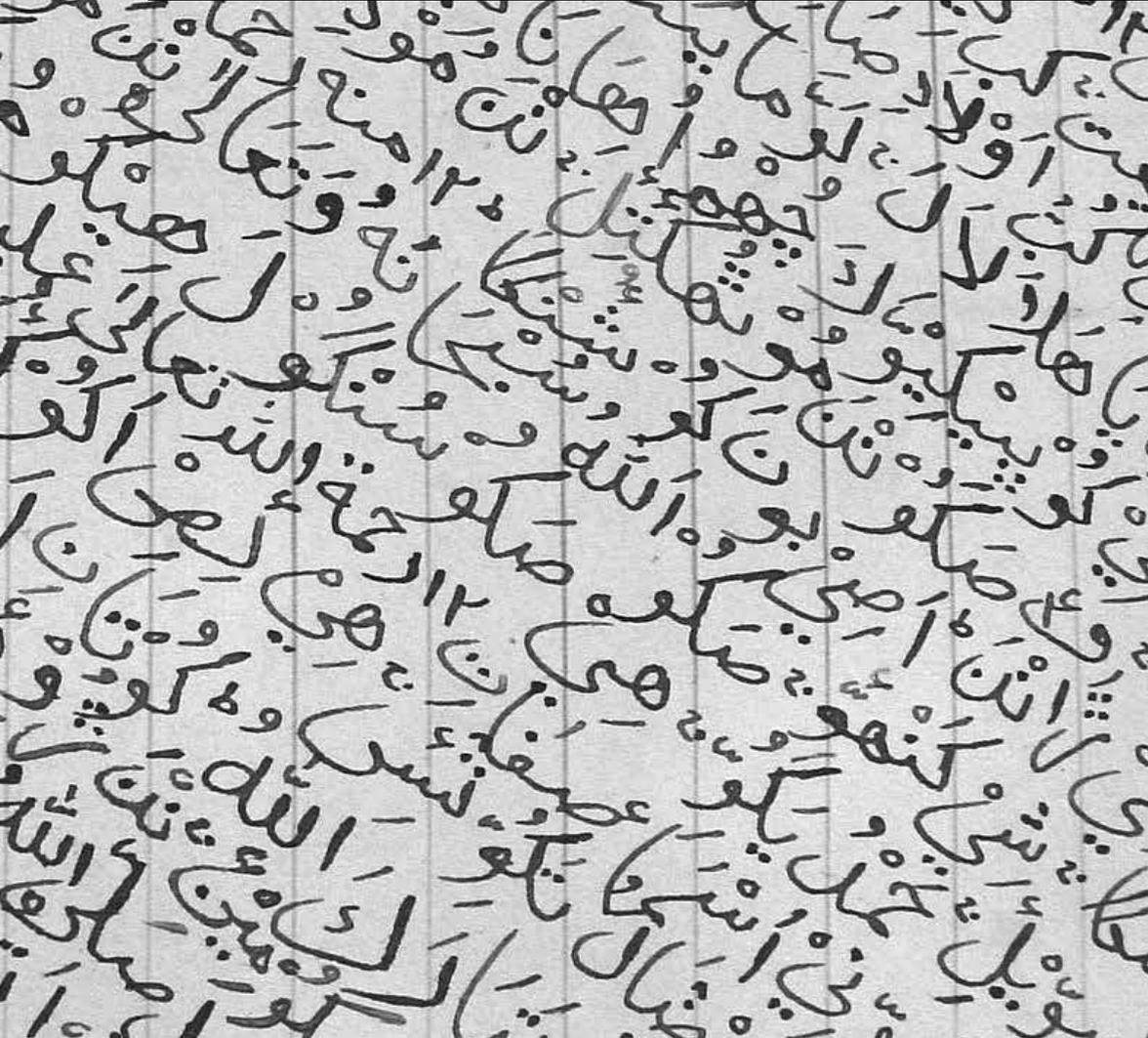


**Notas de Leitura**





# De Baía à Annobón: étranges dérives

René Pélissier

P. 133-147

Une récolte trop riche entraînera une réduction des commentaires qui ne rendront pas toujours compte de l'ampleur ou de l'originalité de chaque texte présenté ci-après. On s'efforcera donc d'aller à l'essentiel.

## Généralités et regroupement de plusieurs pays

**Biography and the Black Atlantic**<sup>1</sup> nous livre entre les mains des historiens américains (du Nord et du Sud) de la traite négrière et de l'esclavage, deux branches de leur discipline qui ont acquis leurs lettres de noblesse depuis longtemps. Les auteurs rassemblés sous ce titre ont momentanément abandonné la cliométrie pour se lancer dans les délices profanes de la biographie d'anciens esclaves ou d'affranchis de longue date, pour devenir dans quelques cas des écrivains mineurs en tant qu'autobiographes de leur existence, voire parfois des négriers à leur compte. Prenons l'exemple de cet Haoussa, débarqué esclave au Brésil. Il assimile si bien les codes de la société esclavagiste de Baía qu'il devient, au fil des ans, le riche propriétaire de trois maisons et de 27 esclaves. Il meurt à 90 ans en 1865, membre de l'«élite» des 10 % de contribuables brésiliens les plus taxés. Moins surprenante dans le contexte historique angolais est la biographie d'un Brésilien noir, déporté à Benguela en 1800 et qui y restera 34 ans et se trouvera impliqué dans un complot pour renverser les autorités portugaises locales afin de faire de l'Angola une «province» brésilienne. C'est-à-dire, pour ce négrier insigne, le moyen le plus efficace de continuer son trafic infâme, sans entraves législatives. Le lecteur trouvera dans cet ouvrage bien édité des personnalités encore plus étonnantes puisque l'on y rencontrera même un Afro-Américain habillé en Turc, déambulant dans les rues de Constantinople.

**Mobility Makes States**<sup>2</sup> se dirige vers les politologues universitaires capables de comprendre leur jargon professionnel sans difficulté, notamment dans l'Introduction. Dix chapitres traitent ensuite de cas d'espèces censés relever de l'impact des migrations en Afrique. L'étonnant est que 40 % du livre concernent l'Afrique lusophone, une proportion tout à fait remarquable. Le plus accessible, selon nous, est l'œuvre d'une historienne qui offre un texte lisible sur la mobilité des colons et des futurs colonisés à São Tomé et en Angola, du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Un mozambicaniste

<sup>1</sup> Lindsay, Lisa A. & Sweet, John Wood (eds.) (2014), **Biography and the Black Atlantic**, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, pp. VIII-370, index.

<sup>2</sup> Vigneswaran, Darshan & Quirk, Joel (eds.) (2015), **Mobility Makes States. Migration and Power in Africa**, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, pp. VI-297, photos noir et blanc, index.

étudie ensuite, la législation coloniale oppressive, la mobilité de la main-d'œuvre africaine (donc contrainte) et la violence, surtout en Zambézie, au début et au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. L'exode des colons en Angola et au Mozambique en 1974-1975 retient l'attention d'une originaire du sous-continent indien. Elle examine la situation en anthropologue et en littéraire. Finalement, un spécialiste des migrations consacre un chapitre aux réfugiés angolais de l'Alto Zambeze qui ont préféré mettre une frontière entre la guerre civile et eux en s'installant en Zambie. Beaucoup s'y trouvent si bien qu'ils ne veulent pas rentrer, car ils préfèrent l'administration zambienne à celle du MPLA beaucoup trop exigeante avec eux. Certains regrettent même le temps où le saillant de Cazombo était occupé par l'UNITA. Eux se sentent zambiens, même si leur nouvelle patrie d'adoption est moins fertile du point de vue agricole. Voilà enfin une migration constitutive d'un Etat, ce qui, en dépit du titre, n'apparaît pas clairement à la lecture de la plupart des autres chapitres.

**Recasting the Past**<sup>3</sup> a des ambitions plus modestes. C'est un recueil de contributions de professionnels de l'Histoire qui examinent le rôle des «historiens du dimanche» ou simples amateurs, voire traditionnistes, généralement peu soucieux de chronologies vérifiées, et non exempts de partialité. Précédant les travaux des universitaires, ces auxiliaires de l'ethnohistoire ont souvent été influencés par l'enseignement reçu des missionnaires ou des administrateurs européens. Parmi les pays traités, on citera le Nigeria, l'Afrique du Sud, la Zambie, le Ghana, le Kenya, la Tanzanie, l'Ouganda, etc. Pour le Sud-Angola, on a droit – une fois de plus – à une réhabilitation des activités du roi Mandume des Cuanhama (jusqu'en 1917) par l'un de ses parents qui est à deux doigts d'en faire un réformateur social, alors qu'il était avant tout soucieux d'élargir son pouvoir en brisant la «noblesse» des *lengas* qui lui faisaient de l'ombre. Le défenseur de cette reconstitution historique, partiellement exacte, gomme donc systématiquement les objectifs les moins avouables de son héros qui avait mis l'autocratie au service de ses ambitions farouchement anticolonialistes (contre les Portugais et les Allemands).

Arrive ensuite un volume massif dirigé par quatre professeurs de Harvard. **Africa's Development in Historical Perspective**<sup>4</sup>. Le détailler et le discuter exigeraient trois-quatre pages au minimum. Il s'agit, en gros, de jeter quelques coups de projecteur sur l'économie de l'Afrique dans la longue – ou la courte – durée. A part un chapitre qui nécessite des connaissances en mathématiques, les quinze autres promettent le lecteur sans trop d'efforts de l'Afrique occidentale à l'orientale. Mais il doit s'attendre à quelques vertiges s'il prétend connaître l'histoire de chacun des pays ou des sujets traités. Parmi les thèmes creusés, notons la démographie africaine de 1650 à 2000; le Nigeria occidental entre 1850 et 1930; le commerce de la Côte de l'Or à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle; les transports en Afrique occidentale britannique; l'impact de la malaria sur le développement de l'Afrique; le chemin de fer en Ethiopie; la réponse des souverains du Dahomey face aux demandes des puissances européennes; l'évolution de Mbanza Kongo/São Salvador de 1491 à 1670 (pp. 366-389). Bref, il s'agit d'un livre de pointe s'adressant à des lecteurs déjà bien avancés dans leur maîtrise de l'économie au Sud

<sup>3</sup> Peterson, Derek R. & Macola, Giacomo (eds.) (2009), **Recasting the Past. History Writing and Political Work in Modern Africa**, Athens (Ohio), Ohio University Press, pp. VIII-276, index.

<sup>4</sup> Akyeampong, Emmanuel & Bates, Robert H. & Nunn, Nathan & Robinson, James A. (eds.) (2014), **Africa's Development in Historical Perspective**, Cambridge & New York, Cambridge University Press, pp. XII-526, illustrations, index.

du Sahara. On n'en attendait pas moins des célèbres CUP qui rayonnent dans tout ce que le monde anglophone compte d'universités (Afrique comprise?).

**Mining Frontiers in Africa**<sup>5</sup> est un livre plus spécialisé puisqu'il examine les problèmes suscités par les différentes exploitations minières dans les marges frontalières de plusieurs Etats africains. Les six contributions ne négligent pas le substrat historique, mais ce qui les rend précieuses, c'est l'éclairage politique actuel, qu'elles considèrent la recherche de l'or en Côte de l'Or et l'Achanti, au Burkina Faso dans les années 1980, ou les problèmes posés par les creuseurs venus du Zaïre/RDC dans la Lunda diamantifère, disputée entre le MPLA et l'UNITA (aux temps de sa «splendeur»). On comparera également avec l'exemple fourni par la Sierra Leone. Un livre qui pénètre dans un domaine jusqu'alors peu étudié, semble-t-il, tout au moins à propos de l'Angola du Nord-Est, vu sous l'angle anthropologique.

Varions les plaisirs – si l'on peut dire – avec un recueil où les Portugais interviennent en force puisque ces travaux de littérature comparée ont été financés par des crédits accordés par la Fundação para a Ciência e a Tecnologia (FCT). Nul ne s'étonnera de trouver dans le recueil bilingue qui suit, **Nos et leurs Afriques**<sup>6</sup>, onze auteurs portugais sur les quinze qui ont participé à ce livre. On voit qu'un écrivain francophone tel que Ahmadou Kourouma est connu de quelques lecteurs portugais. Même chose pour Marie Ndiaye ou Alain Mabanckou, sans parler évidemment de classiques tels qu'Agualusa et Ondjaki dont la notoriété a franchi les parois interdisciplinaires: nous sommes un fervent admirateur des deux derniers. Puisque la FCT a jugé que ces travaux méritaient d'être menés à bien du côté des littéraires, c'est qu'elle semble en avoir compris l'intérêt par ces temps de crise.

Un domaine où l'on apprend vite à surveiller son vocabulaire, tant le terrain est miné en certains pays, c'est bien celui du métissage, avec toute la charge sociopolitique qui s'attache au terme. Les seize textes réunis dans l'ouvrage original et très utile qui suit «abordent la manière dont les populations se sont mélangées, ainsi que la position des métis dans les nouvelles sociétés. Ces questions sont abordées dans une perspective de long terme, du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, et à propos de nombreux territoires», si l'on reprend le libellé exact de la quatrième de couverture d'un livre bilingue: **Mariage et métissage dans les sociétés coloniales**<sup>7</sup>. L'avantage de ce genre d'austère menu de cafeteria scientifique, c'est que le lecteur, extrait de sa spécialité, est au moins sûr d'apprendre des faits qu'il ignorait. Dans notre cas, c'est la colonisation italienne qui nous les offre. L'inconvénient est que le client a rarement l'occasion de sortir de table rassasié, compte tenu de l'immense variété des mets qu'il devrait avaler pour avoir un échantillon raisonnablement complet de toutes les cuisines exotiques qui existent de par le monde. Donc, il picore plus ou moins, de-ci de-là. Il faut dire que les auteurs de ce buffet colonial se tirent plutôt bien de ce qu'on leur a demandé de préparer. On commence donc par les

<sup>5</sup> Werthmann, Katja & Grätz, Tilo (eds.) (2012), **Mining Frontiers. Anthropological and Historical Perspectives**, Köln/Cologne, Rüdiger Köppe Verlag, p. 135, illustrations.

<sup>6</sup> Coutinho, Ana Paula & Outeirinho, Maria de Fátima & Almeida, José Domingues de (dir.) (2012), **Nos et leurs Afriques. Constructions littéraires des identités africaines cinquante ans après les décolonisations. África de uns e de outros. Construções literárias das identidades africanas cinquenta anos após as descolonizações**, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, p. 249.

<sup>7</sup> Brunet, Guy (éd.) (2015), **Mariage et métissage dans les sociétés coloniales. Marriage and misgeneration in colonial societies. Amériques, Afrique et Îles de l'Océan indien (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles). Americas, Africa and islands of the Indian ocean (XVI<sup>th</sup>-XX<sup>th</sup> centuries)**, Berne, Peter Lang, p. 357, illustrations noir et blanc.

Amérindiens dans un contexte hispanique, puis francophone (au Canada), et l'on saute ensuite au Mexique, en Guadeloupe, à la Réunion, en Martinique, en Guyane, en Bolivie et l'on revient en Martinique, à la Réunion et, tant qu'on est dans l'Océan indien, on va voir le métissage à Madagascar et après l'on tombe dans la marmite algérienne, puis on rebondit en arrière avec le fascisme et ses lois raciales en Erythrée. Finalement un Angolais arrive avec un dessert assez léger: «Métissage et relations sociales en Angola». Il est possible qu'il s'agisse d'un Mukongo rentré d'exil qui estime que les problèmes politiques nés du métissage sont en diminution, ce qui nous paraît faire preuve d'une bonne dose d'optimisme à confirmer. A lui signaler que le grand géographe Ilídio do Amaral n'est pas un Portugais (au sens biologique) mais un Angolais de naissance ayant conservé la nationalité portugaise, et qui a gardé des liens très forts avec l'Angola, bien qu'une partie de sa famille ait failli être massacrée en mars 1961, dans sa plantation de café (si nos souvenirs ne se sont pas estompés au fil des décennies).

Deux autres titres très différents et sans prétentions scientifiques sont également à cheval sur plusieurs pays. **De Bragança a Macau**<sup>8</sup> se lit avec intérêt car les souvenirs d'un officier supérieur, puis cadre dirigeant de la Polícia de Segurança Pública, nous conduisent de la Guinée, du Mozambique et de l'Angola (à la fin du cycle colonial) pour retrouver la biographie de l'auteur, devenu policier. Il effectua plusieurs commissions dans ces trois territoires, depuis indépendants, pour ensuite nous transporter à Goa, à Malacca, à Macao et à São Tomé. Il a donc fait le pèlerinage mémoriel quasi complet de feu l'Império. Mais ce qui intéressera le plus l'historien c'est sa description de l'arrivée du MPLA dans l'Uíge en 1974. C'est un témoignage peu fréquent à ce jour.

Et puisqu'on est dans les aventures, l'un de leurs plus grands pratiquants en Afrique est un vieux médecin espagnol devenu chasseur obsessionnel puis professionnel et finalement organisateur de safaris. A 85 ans (en 2015), des années 1950 à novembre 2012, son tableau de chasse enregistrait déjà 125 rhinocéros noirs, 167 léopards, 340 lions, 1317 éléphants et 2.092 buffles. En apparence, c'est contradictoire avec sa vocation actuelle de défenseur des éléphants décimés ou éliminés par les braconniers et les réseaux mafieux. Apparence trompeuse car, en fait, la raréfaction des mâles et des femelles adultes nuit à ses affaires, car elle a eu pour effet de restreindre les zones susceptibles d'attirer ses riches clients. On le verra à la lecture de **Between the Congo River and the White Nile**<sup>9</sup>. L'auteur est logique sur ce plan-là. Il se déclare contre l'indépendance des ex-colonies africaines puisqu'elle a fait sauter les garde-fous qui régissaient la grande chasse, mais il fait une exception pour Mobutu qui se posa, un temps, en protecteur de la faune rentable: celle qui attirait le tourisme haut de gamme. Cette vertueuse indignation arriva trop tard. En 1991, Sanchez-Auño estimait à presque 30 000 les éléphants encore en vie au Zaïre. En 2012, le chaos et les guerres les auraient fait tomber à 4000-6000, selon les calculs les plus optimistes. Accessoirement, l'auteur parvient au Graal de nombreux chasseurs en Afrique: se faire reconnaître «explorateur» d'une zone non encore cartographiée à l'époque entre l'Aruwimi et le Tele (au nord de Stanleyville) au Congo belge, à la recherche – infructueuse – de l'okapi. C'est un homme qui a réussi sa vie, somme toute.

<sup>8</sup> Teles, Isaias (2015), **De Bragança a Macau**, Lisboa, Ancora Editora, p. 195, photos noir et blanc.

<sup>9</sup> Sanchez-Ariño, Tony (2015), **Between the Congo River and the White Nile with notes on Angola, Cameroun, Chad, Equatorial Guinea, Gabon, Guinea-Conakry, Rwanda, Somalia and Urundi**, Long Beach (California), Safari Press, pp. XXXVIII-330, photos noir et blanc et couleur.

## Cap-Vert et Guinée-Bissau

Dans ce couple instable – contre-nature diront certains observateurs –, nous place-rons en vedette **Cabo Verde. Cidades, Território e Arquitecturas**<sup>10</sup>, car le premier élément cité a eu une association suffisamment longue et intime avec le colonisateur pour justifier que les auteurs consacrent dans un livre luxueux de longs développements à sa cartographie, à son histoire mouvementée et surtout à ses architectures, telles qu’elles sont visibles selon les différentes îles. Disons que ce volume est une réussite du point de vue iconographique et un laboratoire *in vivo* pour les différents auteurs architectes qui s’en donnent à cœur joie dans leurs analyses des travaux de conservation et de restauration du patrimoine bâti. On remarque que, par ces temps de crise, plusieurs banques et fondations participent encore au financement, car c’est le type même de l’alliance entre le savant, la nostalgie et les relations publiques dans un même volume. Saluons le travail réalisé. C’est magnifique.

Sans aucune onction diplomatique, nous passons maintenant à un magistral gâchis de la décolonisation et à une plongée interminable dans les gouffres des échecs de toutes les thérapies employées depuis 1974 pour faire de la Guinée-Bissau autre chose qu’un nouveau «*basket case*» des auteurs anglophones, non prévu par Amílcar Cabral. **Guerra na bolanha**<sup>11</sup> est plus – beaucoup plus – qu’un recueil de souvenirs d’un officier intérimaire d’une Armée démoralisée par l’impossibilité de vaincre la géographie et l’histoire d’une colonie à contrecœur. Le texte se décompose en trois parties: 1.°) la jeunesse à Lisbonne de l’auteur, issu de la classe moyenne, dans les dernières années du salazarisme triomphant; 2.°) l’expérience de la guerre (1968-1970) en tant qu’*alferes miliciano*, passage obligé et contraint sur le terrain inhospitalier d’un Vietnam de poche, face à une guérilla active et soutenue par de puissants alliés; 3.°) la difficile réinsertion d’un homme traumatisé par deux années de tropiques hostiles, dans une société portugaise sclérosée par la peur de la police d’un ermite qui croyait que les fantômes des XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles et la vision d’une histoire coloniale pervertie par des siècles d’un enseignement coupé de toute réalité crédible suffiraient à vaincre les pressions externes et la pauvreté des moyens à sa disposition. Il y avait un Don Quichotte rusé qui sommeillait dans Salazar, mais il se réveillait rarement avec la générosité de l’hidalgo.

La partie proprement guinéenne (une centaine de pages) n’est pas à négliger, mais ce qui fait avant tout l’originalité et l’utilité de ce livre ce sont les pages (les confessions parfois) des chapitres consacrés à la vie civile à Lisbonne, avant et après l’initiation violente d’un homme jeune, non préparé à de tels déchirements de ses valeurs. L’effondrement des mythes impériaux propagés à l’école et à l’université dans les rangs de la bourgeoisie n’a pas encore atteint son point le plus bas depuis lors. On le constatera probablement dans les décennies à venir. Douche froide non roborative! Mais ce n’est rien en comparaison avec la déchéance des idéaux qui nourrissaient – une partie seulement – de la population guinéenne qui croyait naïvement à des

<sup>10</sup> Fernandes, José Manuel & Janeiro, Maria de Lurdes & Milheiro, Ana Vaz & Loureiro, João (pour les cartes postales fournies) (2014), **Cabo Verde. Cidades, Território e Arquitecturas**, sans indication de lieu ni d’éditeur, p. 192, centaines de photos noir et blanc, sépia et couleur.

<sup>11</sup> Silva, Francisco Henriques da (2015), **Guerra na bolanha. De estudante, a militar e diplomata**, Lisboa, Âncora Editora, p. 302, photos noir et blanc.

dogmes à bout de souffle et des hommes providentiels qui s'avèrent pires que les colonisateurs.

Les romans français sur la Guinée indépendante ne courent pas les rues. Intituler par antiphrase le deuxième que nous connaissons, **Les grands**<sup>12</sup>, a quelque chose de tragique car l'action se déroule, semble-t-il, vers 2012-2013 et dans la seule capitale africaine, sous l'emprise des narcos sud-américains, parmi une société de désœuvrés ou de marginaux. L'auteur connaît bien le monde des musiciens, anciens guérrilleros, autrefois célèbres de 1977 à 1981. Il donne une vue positive du meneur d'hommes que fut Amílcar Cabral, dans les maquis, mais l'intrigue entraîne vite le lecteur dans une plongée brutale dans le désenchantement général et la perversion des idéaux de Cabral. En toile de fond, la solitude des émigrés et la trahison des putschistes à répétition, émanant d'une armée de fantoches repus ou aspirant à un enrichissement encore plus rapide. Cette couleur locale où le noir prédomine ne peut avoir été dépeinte que par un profond connaisseur du milieu urbain. Ce qui se passe en brousse reste à découvrir dans une suite éventuelle.

Autre roman, moins inattendu, **Dois amigos, dois destinos**<sup>13</sup> est fondé sur les souvenirs de l'auteur (1971-1973) dans la Marine portugaise et notamment chez les fusiliers marins. Une partie du texte se déroule en Guinée et au Cap-Vert. On y voit apparaître des lieux (quai de Pidjiguiti, Buba), des personnages et des événements historiques (Amílcar Cabral, Nuno Vieira, Alpoim Calvão). José Alvarez, rugbyman émérite, fait preuve d'une bonne connaissance des opérations, ce qui est normal, et il fait l'éloge de Spínola, ce qui n'est pas toujours le cas, sans oublier évidemment d'évoquer les tensions entre Guinéens et Cap-Verdiens au sein du PAIGC.

## Angola

Au poids (environ 2500 g) et au format (21,5 x 27 cm), la première pièce de la section angolaise n'est pas banale. Ce catalogue d'une exposition internationale itinérante, organisée par le Samuel P. Harn Museum of Art (University of Florida) et le Musée royal de Tervuren (Belgique), apparaît avant même de l'ouvrir comme un travail majeur pour connaître un peu l'histoire et beaucoup les manifestations artistiques de l'ancien Royaume de Kongo. Allant plus loin, probablement pour attirer les mécènes d'une cause mobilisant un large public, le coup de maître des conservateurs a été de racler dans la culture afro-américaine tout ce qui, de près ou de loin, peut avoir été influencé par le «souvenir» aux Amériques des traditions kongolaises, réelles ou inventées. Que trouvera donc le lecteur dans cet opus magistral? En premier lieu, des contributions savantes d'historiens qui en savent plus sur le Kongo et la traite négrière (jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle) que le commun des africanistes. Prennent le relais les ethnologues, les spécialistes de l'art africain, les archéologues, les bibliothécaires, les manitous de la cartographie, les gens compétents en fétiches, peintures, sculptures, poteries, vanneries, etc., d'inspiration africaine. La musique et la danse, Simon Kimbangu et Duke Ellington sont également convoqués.

<sup>12</sup> Prudhomme, Sylvain (2014), **Les grands**, Paris, Gallimard, p. 252.

<sup>13</sup> Alvarez, José (2014), **Dois amigos, dois destinos**, Lisboa, Âncora & Linda-a-Velha, DG Edições, p. 296, photos et dessins noir et blanc.

Mais ce qui doit motiver le lecteur de **Kongo Across the Waters**<sup>14</sup>, c'est la magnificence de l'iconographie, notamment tout ce qui sert à illustrer la redécouverte au XIX<sup>e</sup> siècle de l'héritage pillé par les premiers «explorateurs», missionnaires, officiers, trafiquants, etc., qui rapportèrent en Europe leur butin sans jamais avoir pu imaginer la valeur marchande que ces objets atteindraient quelques générations plus tard. Ce qui reste à Mbanza Kongo/São Salvador ne peut se mesurer avec ce qui s'exhibe dans les musées ultramodernes des pays occidentaux. Le livre qui leur est ainsi consacré peut donc servir d'introduction encyclopédique à ce qui survit d'un passé qui a été malmené par la voracité des termites et l'incurie des descendants, sans parler de l'étroitesse d'esprit et du zèle d'évangélistes et colonisateurs plus béotiens que malintentionnés.

**Estudos Gerais Universitários de Angola. 50 Anos. História e Memórias**<sup>15</sup> est encore plus lourd que le livre précité. Il s'agit, pour l'équipe qui l'a réalisé, de faire l'historique de ce qui précéda, à l'époque coloniale, les Universités de l'Angola actuel. A cela s'ajoutent de nombreux souvenirs d'anciens enseignants et étudiants jusqu'en 1974. On insiste sur les occupations des professeurs après leur retour en métropole et, encore plus, sur les activités et la vie sociale à Luanda, Nova Lisboa et Sá da Bandeira. Comme leurs successeurs sont peu évoqués, l'ouvrage rappelle par certains côtés un club d'anciens combattants, heureux de se rappeler leur vie d'antan. Sauf erreur, la création de l'enseignement supérieur en Angola constitua un grand pas en avant pour contenter les colons et, parti de presque rien, il atteint en une décennie un niveau qui n'a pas été rattrapé par ce qui le remplace depuis l'indépendance où l'on ouvre des «universités» comme s'il s'agissait de boîtes de conserves: *bricks versus brains!*

Puisque nous sommes dans l'éducation en Angola, il est impératif de connaître deux livres qui en parlent avec science et sagacité car leur auteure est une historienne allemande, doublement spécialisée dans l'étude de l'Amérique latine, la Caraïbe et l'Afrique lusophone, depuis leur accession à l'indépendance. Elle a réalisé un travail formidable en se focalisant sur la coopération culturelle de Cuba avec l'Angola, avant le refroidissement des relations entre les deux pays, notamment dans le domaine de l'enseignement, ce qui nous change des misérables œuvrettes sur la coopération militaire, totalement gangrenées par la propagande de La Havane. **Kubaner in Angola**<sup>16</sup> et sa traduction actualisée, **Cubans in Angola**<sup>17</sup>, sont fondés sur: 1.<sup>o</sup>) une recherche dans les archives cubaines (*mirabile dictu* en régime castriste), et les bibliothèques; 2.<sup>o</sup>) les interviews (confessions parfois) d'anciens coopérants cubains en Angola. On ne peut, faute d'espace ici, développer les conclusions de Christine Hatzky. Mais il s'en dégage une vision nuancée des points positifs et négatifs de cette mission internationaliste. Particulièrement originaux sont les chapitres sur le recrutement des coopérants et leur choc culturel quand ils sont à pied d'œuvre dans un pays africain qui, n'en déplaise à Castro, n'a pas grand-chose à voir avec le «petit caïman antillais».

<sup>14</sup> Cooksey, Susan & Poynoor, Robin & Vanhee, Hein (eds.) (2013), **Kongo Across the Waters**, Gainesville (Florida), University Press of Florida, p. 458, centaines de photos noir et blanc, sépia et couleur, index.

<sup>15</sup> Collectif (2014), **Estudos Gerais Universitários de Angola. 50 Anos. História e Memórias**, Lisboa, Edições Colibri, p. 376, photos noir et blanc et couleur.

<sup>16</sup> Hatzky, Christine (2012), **Kubaner in Angola. Süd-Süd-Kooperation und Bildungstransfer 1976-1991**, München, Oldenbourg Verlag, p. 376, index.

<sup>17</sup> Hatzky, Christine (2015), **Cubans in Angola. South-South Cooperation and Transfer of Knowledge, 1976-1991**, Madison (Wisconsin), The University of Wisconsin Press, pp. XVI-386, photos noir et blanc, index.

Dès à présent, Hatzky prend place aux premiers rangs dans les études cubano-angolaises, sans le parti pris de certains de ses prédécesseurs (dans les domaines de l'histoire militaire et des relations internationales). Remarquable!

Du tableau noir à l'autel, il n'y a eu souvent qu'un seul pas à franchir en Angola où longtemps au XIX<sup>e</sup> siècle les Spiritains détiennent le quasi-monopole de l'enseignement rudimentaire en brousse (surtout au Centre, au Sud-Angola et au Cabinda). Justement, du Cabinda et de l'instigateur des missions locales des Pères du Saint-Esprit, parlons-en avec **Le Père Duparquet**<sup>18</sup>, dont on présentera maintenant le tome III des **Lettres et écrits** de ce graphomane en soutane dont la correspondance conservée dans les archives générales de sa congrégation semble inépuisable. Dans ce volume énorme consacré à la période intermédiaire (1870-1876) de son apostolat en Angola, on le suit dans ses travaux à Landana, au Cabinda en général, dans ses voyages sur le fleuve Congo et dans ses activités à Santo António do Zaire. C'est un missionnaire politique dont l'idée fixe n'est pas le Nord, mais au Sud, la Cimbébasie et surtout les hauts-plateaux salubres du Sud-Angola. C'est une mine de renseignements historiques que l'on trouvera dans ce texte. Par exemple, il marche de la Baía dos Tigres à la Foz do Cunene et il est le premier à signaler que les Néerlandais du commerce de Rotterdam ont envoyé une petite expédition remonter le cours du bas-Cunene en 1874 qu'ils ont trouvé «navigable» (*sic*). C'est une information qui, jusqu'à présent, paraît être inconnue de toutes les sources portugaises ou allemandes publiées. Il se révèle être vraiment peu ouvert à la «mission civilisatrice» des trafiquants portugais. Au Cabinda, la factorerie et la mission spiritaine françaises de Chinchoxo sont attaquées par les Africains et sauvées par l'expédition allemande de Falkenstein et Pechuel (octobre 1875 et février 1876). En août 1876, c'est le débarquement de 200 marins français de la Division navale de l'Atlantique Sud qui battent les insurgés à Landana. Ecrivain comme un journaliste, l'auteur de ces passages devient une source tardive et négligée de l'histoire de l'implantation difficile des Portugais sur la côte de l'Angola. On attend le vol. IV avec impatience.

Et puisque nous étions avec un vieux voyageur, n'hésitons pas à mentionner un «guide» paratouristique minimaliste italien<sup>19</sup>. Le texte n'apporte aucun élément détaillé sur les éventuels itinéraires, et les conditions offertes au voyageur moderne sont purement et simplement omises. C'est un petit condensé historique sans cartes ni plans par un ancien chef de mission diplomatique à Luanda, qui résume ce que l'on trouve partout sans effort. Le seul intérêt du livre ce sont les photos qui l'offrent, et uniquement pour illustrer les parcours probables de l'ambassadeur dans la partie occidentale du pays. Pas de bibliographie même en italien, alors que les missionnaires transalpins y furent nombreux.

Arrive ensuite **Angola, la trajectoire dramatique d'un pays**<sup>20</sup>. Il semble – sous réserve d'une collation minutieuse, ligne par ligne – qu'il s'agisse d'une édition non actualisée, mais revue et corrigée du texte que l'auteur publia en 2005 sous le titre

<sup>18</sup> Duparquet, Charles (auteur) & Vieira, Gérard (éd.) (2014), **Le Père Duparquet. De l'exil à Bagamoyo au succès de Landana. Lettres et écrits. Tome III (1870-1876)**, Paris, Editions Karthala, p. 655 + XII p. de planches photographiques et de cartes noir et blanc et couleur, index.

<sup>19</sup> Mistretta, Giuseppe & Polselli, Federica (pour les photos magnifiques) (2014), **Angola, un paese moderno nel centro dell'Africa**, Vicchio di Mugello (Firenze), Casa Editrice Polaris, p. 142 + 32 p. de photos couleur, photos noir et blanc.

<sup>20</sup> Kisalu Kiala, André (2005), **Angola, la trajectoire dramatique d'un pays**, Paris, L'Harmattan, p. 247.

*Le drame angolais*. Comme nous avons déjà repris dans un livre [cf. René Pélissier, *Portugal-Afrique-Pacifique. Une bibliographie internationale critique (2005-2015)* (2015), Editions Pélissier, Orgeval, 562 p.] nos commentaires (p. 12), parus à l'époque, on se bornera ici à dire que cette nouvelle édition est plus accessible que l'ancienne et que l'analyse qu'elle contient, venant d'un journaliste angolais non euphorique, a quelques mérites, dont le premier est le réalisme froid de son auteur.

On peut toujours comparer avec **Political Identity and Conflict in Central Angola**<sup>21</sup>. En 2005, son auteur publiait un immense et excellent reportage sur l'Angola en guerre et dans l'immédiat après-guerre. Il était à l'époque un *hard-boiled* journaliste. Dix ans plus tard, il est devenu chercheur et docteur en sciences politiques à Cambridge. Notre position sur son premier livre n'a pas évolué (cf. René Pélissier, *Portugal-Afrique-Pacifique...*, *op.cit. supra*, pp. 79-80). C'était dans son genre un grand texte, bien nécessaire pour dénoncer les tirs de barrage des misérables propagandistes à la solde de chacun des adversaires. Quid maintenant de sa thèse qui est pourtant originale? Mais interrogeons d'abord ceux qui la lisent. Une société peut-elle vivre sans astronomes? Et la politique se faire sans politologues? Pourquoi donc que, lorsqu'il était journaliste, il avait conservé une certaine liberté d'appréciation et d'expression, tandis que, devenu universitaire, il s'est laissé – semble-t-il – imposer une Introduction typiquement académique de 22 pages qui est une discussion byzantine et sans issue sur la classification des nationalismes en Angola, alors que tout l'intérêt du reste du livre est qu'il donne la parole à une centaine de gens du peuple qui se moquent du sexe des anges et lui expliquent quelles furent leurs relations avec le double pouvoir diabolique MPLA-UNITA en guerre? Elles variaient en fonction de la balance des forces présentes dans l'épicentre angolais: les hauts-plateaux du pays des Ovimbundus.

Là il est dans le concret et, pour la première fois, on lit que les convictions de la population locale changeaient selon la dangerosité des menaces. Et que, de ce fait, on pouvait être à la fois pro-MPLA dans les villes du plateau (essentiellement Huambo et Kuito, partiellement ou non tenus par les gens de Luanda) et pro-UNITA dans les campagnes occupées par l'UNITA. Et pourquoi Savimbi, tout «ethno-nationaliste» qu'il était, n'hésita pas à martyriser et démolir Kuito, en tuant impitoyablement ses «compatriotes» qui quittaient leurs immeubles et sautaient sur ses mines pour ne pas crever de faim? C'est probablement là d'ailleurs où il perdit une grande partie de ses soutiens potentiels de 1974-1975.

Le chapitre sur l'UNITA à Jamba et sa contre-société («*welfare state*» imposé à des émigrés installés dans un terroir ethnique totalement allogène) est nuancé et percutant: discipline «maoïste», donc enrôlement de force des adolescents dans son Armée. Sa description de l'antagonisme entre les urbains de Kuito devenus pillards du maïs et du manioc de leurs «cousins», c'est-à-dire de leurs voisins paysans alentour restera. Un autre chapitre sur la situation post-2002 montre que le MPLA local est devenu presque aussi totalitaire que l'UNITA à son apogée, qui désormais a beaucoup perdu de son influence, même dans ses bastions ethniques traditionnels. Autrement dit, l'adhésion à un parti ou à un autre était une question de survie, car la fidélité à une

<sup>21</sup> Pearce, Justin (2015), *Political Identity and Conflict in Central Angola, 1975-2002*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. XIV-184, index.

appartenance ou un dogme pouvait conduire à la mort. On a connu cela dans les pays européens occupés de 1939 à 1990. A la veille des élections de 2008, Pearce note que les moulins de la propagande du MPLA tournaient à plein régime pour affirmer à la population que le Parti avait été l'artisan majeur de la guerre contre les Portugais. Sur le terrain central ou à Alger et Lusaka, pour ne pas dire à Stockholm et Moscou?

Les simples lecteurs auraient aimé deux ou trois cartes et une bibliographie récapitulative. Ceux qui sont plus angolistes (ou prétendus tels) se demanderont pourquoi pas une seule fois l'histoire propre aux différents royaumes ovimbundu n'est mentionnée. Ce n'est pas un détail. L'ethnicité n'est pas à la mode ces temps-ci dans les cénacles où légifèrent les politologues africanistes. Soit. Ancien journaliste de terrain, homme indépendant, l'auteur aurait peut-être pu lui accorder une petite place. Les tensions catholiques-protestants sont également l'un des facteurs presque éliminés de son discours, et pourtant elles étaient présentes – ô combien – derrière les écrans de fumée à Jamba. De même, les Quiocos et les Ganguelas, sans parler des autres périphériques, étaient-ils traités à égalité dans l'encadrement supérieur de l'UNITA? On a des témoignages écrits qui répondent négativement à cette question. Dans la répartition des prébendes, le MPLA post-2002, devenu riche, s'est montré plus tolérant, donc plus habile que son ex-ennemi appauvri.

En résumé, Pearce a adopté une démarche originale et il lui suffirait d'ouvrir plus largement l'éventail des facteurs à prendre en compte pour qu'il s'impose comme l'un des plus importants observateurs de la scène politique angolaise.

## Mozambique

Pour ce pays, nous continuerons dans l'éclectisme en commençant par deux livres de chasses sans prétention aucune, puisqu'il s'agit d'un genre très ciblé qui peut être parfois utile, mais qui n'ambitionne que rarement d'intéresser un lectorat attiré par les sciences sociales. Il faut que dans une bibliographie tous les goûts s'expriment.

**Footsteps of an Ivory Hunter**<sup>22</sup> est la simple juxtaposition de courts chapitres recueillis et mis en forme par la fille d'un vieil aventurier comme l'Afrique australe anglophone en comptait beaucoup avant la passation des pouvoirs à la majorité négro-africaine. Le Mozambique du Centre et du Nord était pour eux une terre bénie, un Eldorado libertaire, compte tenu de la faiblesse de l'Administration portugaise en brousse. A trop fréquenter la vie sauvage, l'auteur était le plus souvent en infraction avec les règlements et, dès 1948, il est incarcéré à Tete pour avoir tué des éléphants illégalement, pour le compte d'un Grec, avant de l'agresser ensuite quand ce planteur douteux réclame les défenses des animaux abattus sur sa plantation. Il sera en partie disculpé par un chasseur suédois tenu en haute estime par les autorités pour avoir débarrassé quelques villages du Niassa et du Cabo Delgado de la menace de plusieurs lions mangeurs d'hommes. En 1951, l'auteur dit avoir tué une sorcière et admet qu'il est temps pour lui de s'enfuir du pays. Le Suédois le sauvera encore une fois en le cachant dans une caisse qui, après entente avec le capitaine d'un cargo nor-

<sup>22</sup> Nyschens, Ian R. & Nyschens Morck, Cheryl (2015), *Footsteps of an Ivory Hunter*, Long Beach (California), Safari Press, pp. XIX-296, photos noir et blanc.

végien, sera hissée à bord, à Porto Amelia. Il finira par émigrer en Rhodésie où ce misanthrope insupportable finira en *ranger*, puis en éleveur de chevaux, avant de se retrouver expulsé de sa ferme par les sbires de Mugabe.

Plus proche de notre époque et avec des détails sur la situation *post-bellum* du Mozambique intérieur, **The Wanderers**<sup>23</sup> est un emboîtement d'histoires de chasses par un Sud-Africain qui donne quelques impressions sur ce qu'il trouve à Vila Cabral/Lichinga en pleine décomposition depuis le départ des colons. Ce chef-lieu est sur son itinéraire le conduisant vers le Lugenda. Il rencontre de «nouveaux colons», rhodésiens ceux-là, qui viennent avec leurs véhicules et leur matériel agricole en 1987 (?) s'installer dans des fermes. La guerre civile ne semble pas les affecter outre mesure puisqu'on le voit abattre lui-même des éléphants dans la région du Zambèze en 1989 (?), dans le delta du Zambèze (1988?), et au nord du Save (dès 1985?). Il dénonce la suffisance des nouveaux administrateurs nommés par le FRELIMO. On ne peut pas en retirer d'autres informations pertinentes, le gros gibier l'intéressant plus que la politique. Mais on remarque que sa nationalité ne l'empêchait pas de voyager au Mozambique dès le début des années 80. Si les dates sont exactes...

Retour sur l'Histoire avec la publication de deux textes utiles concernant le Mozambique. Le premier est le journal tenu par le commandant d'une future et improbable colonie militaire que Lisbonne rêvait au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle d'implanter au Mozambique, en fait une véritable déportation déguisée d'indésirables en métropole. Compte tenu de l'impréparation et de la désorganisation traditionnelles, de la pauvreté ambiante et des promesses non tenues, cela équivalait à une condamnation à une mort lente. Le **Diário**<sup>24</sup> de Delfim José de Oliveira commence à Lisbonne puis à Moçambique (arrivée le 15 octobre 1859), mais la partie zambézienne court seulement du 16 septembre (Quelimane) au 2 novembre 1860 (arrivée à Tete). On ne va pas détailler ici le parcours, mais Oliveira visite le *prazo* de la demi-sœur de Bonga et l'*aringa* (camp retranché) dudit Bonga, *senhor* de Massangano. Bonne description de la population de Tete et, dans l'ensemble, ce texte a une grande valeur sociopolitique à propos de l'état calamiteux de cette pseudo-colonisation portugaise sur le Zambèze. L'auteur réclamera – en vain naturellement – 2000 (une folie!) soldats européens pour tenir la Zambézie. La colonie militaire ne sera pas installée et sa centaine de soldats volontaires ou condamnés qui y végèteront mourront de maladies et de dénuement. Ceux qui auront survécu disparaîtront pour la plupart dans les batailles contre le terrible Bonga (1867-1869). C'est le fond de l'égout impérial et le comble des humiliations de Lisbonne au XIX<sup>e</sup> siècle. La cartographie jointe au texte est précieuse.

«**Deboli tra deboli**»<sup>25</sup> nous rapproche du XXI<sup>e</sup> siècle puisqu'il s'agit du journal de 1964 à 2005 d'un missionnaire italien dans différentes localités du pays macua, dans le district/la province de Moçambique (avec une courte interruption pendant son expulsion en 1974). Il est tenu pour suspect par les autorités religieuses et donc civiles portugaises car, comme ses confrères comboniens, il se déclare partisan de l'indépendance. Les

<sup>23</sup> Zijl, Hoffman Theron van (2015), **The Wanderers. Tales of Wandering in the African Bush**, Long Beach (California), Safari Press, pp. VII-264, dont 40 p. de planches couleur.

<sup>24</sup> Oliveira, Delfim José de (auteur) & Capela, José (présentateur) (2014), **Diário da viagem da colónia militar de Lisboa a Tete, 1859-1860**, Vila Nova de Famalicão, Edições Humus, p. 127, photos noir et blanc, index.

<sup>25</sup> Castellari, Graciano (auteur) & Santos, Patrícia Teixeira & Falcão, Nuno de Pinho (eds.) (2015), «**Deboli tra Deboli**». **Memórias de um missionário em Moçambique, 1964-2005**, Porto, Centro de Estudos Africanos da Universidade do Porto, p. 199, photos noir et blanc, index.

ennuis recommencent en 1975 avec le FRELIMO qui nationalise l'enseignement et la santé sans avoir de cadres compétents, tout au moins à Corrane où la guerre avec la RENAMO arrive en 1984. Il est intéressant d'apprendre que les villages sont divisés entre RENAMO (majoritairement) et FRELIMO. Il signale l'apparition dans sa région des *naparamas*, persuadés de leur invincibilité par la sorcellerie. L'auteur offre une vision interne des tensions et des horreurs entre les deux camps, enlevés par la RENAMO ou restés avec le FRELIMO. La mission où il officie (Corrane de 1975 à 1997) est prise entre deux feux (massacres des deux côtés). Castellari donne une bonne description des *naparamas* (ou se faisant passer pour tels) (pp. 113-117), certains d'entre eux étant d'anciens catéchistes défendant leurs villages. Il assiste à un combat (18 morts) dont il évacue les blessés. L'Evangile est moins fort que les sorciers, reconnaît-il. Finalement, les missionnaires et 10.000 personnes se réfugient à Nampula (pp. 117-122). L'A. ne date malheureusement pas souvent ce qu'il relate. C'est dommage car c'est un acteur initié dans les us et coutumes des Macuas et expert en leur langue.

Le livre qui suit dépasse largement les compétences du simple présentateur que nous sommes, et il en faudrait de bien grandes pour confirmer ou infirmer ce que l'on trouvera dans **Eu vivi a queda do Império**<sup>26</sup>. L'auteur dit avoir été accusé de fascisme, alors que c'est surtout un défenseur monarchiste (frustré, semble-t-il) de l'Império. Spécialiste des questions musulmanes au Mozambique, il donne sa version de ses activités au sein des services de renseignements civils locaux pour dresser un pare-feu religieux contre le FRELIMO dans les districts du Nord-Mozambique. Le moins que l'on puisse dire rétrospectivement est que la digue confessionnelle ne réussit pas à l'emporter. Alors, maintenant, la partie d'échecs étant perdue, le stratège revient sur les obstacles qu'il rencontra dans les rangs de l'Administration, chez les militaires et les décolonisateurs. C'est un règlement de comptes. L'historien peut tout juste se permettre de rappeler que les Portugais se sont souvent heurtés à l'Islam au Mozambique, alors qu'en Guinée, ils s'accmodèrent (tout au moins au XX<sup>e</sup> siècle) assez bien de l'influence de la chefferie et des confréries musulmanes. Sauf erreur, dans bien des cas, ils les utilisèrent comme auxiliaires, alors qu'au Mozambique l'ignorance, voire l'hostilité des autorités civiles, religieuses et militaires, furent des facteurs de conflits latents quasi permanents.

Des rêves impériaux fracassés, on passera à l'après-guerre civile au Mozambique. **Explaining post-conflict reconstruction**<sup>27</sup> s'efforce de tracer le cadre dans lequel s'inscrit l'aide au développement, vu sous un angle comparatif: Angola *versus* Mozambique (pp. 58-98), puis Ouganda. Le chapitre lusophone trace les différences d'approches des autorités entre Luanda et Maputo. Selon l'auteur, les premières ayant gagné – difficilement mais radicalement – la guerre, elles campèrent sur leurs richesses (le pétrole) pour tenir la dragée haute aux «donneurs» d'assistance. Au Mozambique, la paix fut imposée de l'extérieur dans un pays aux abois, et le FRELIMO accueillit avidement et sans trop pouvoir discuter les diktats des financeurs de la reconstruction. Les développements de Desha M. Girod semblent solides aux yeux du non-économiste et ses arguments feront les délices des politologues.

<sup>26</sup> Monteiro, Fernando Amaro (2014), *Eu vivi a queda do Império (Factos e Personagens Veridicos)*, Loures (Portugal), Letras Itinerantes, p. 255.

<sup>27</sup> Girod, Desha M. (2015), *Explaining post-conflict reconstruction*, Oxford, Oxford University Press, p. 202, index.

C'est à un sujet connexe, mais plus limité et déjà amplement débattu, que s'attaque **Ex-Combatants and the Post-Conflict State**<sup>28</sup>. Le texte examine dans quelles circonstances et selon quelles modalités les anciens combattants d'une guerre de libération (Namibie) et de trois guerres civiles (Mozambique, Sierra Leone, Liberia) ont été rendus à la société dite «calme», en fonction des préjugés et de l'ignorance des réalités locales, cultivés par les ONG ou les organismes internationaux chargés d'appliquer les fameux DDR (Désarmement, Démobilisation et Réintégration). L'auteur met en lumière les erreurs commises et les limites apportées à des politiques qui, sur le papier, se voulaient généreuses mais qui, souvent, aboutirent à faire retomber dans la pauvreté et la marginalisation, des guérilleros ou des soldats contraints qui précisément avaient pris les armes ou avaient été appelés pour sortir de la précarité. En Namibie, le pays étant doté d'une économie de subsistance dans l'Ovamboland, mais les effectifs démobilisés étant eux aussi relativement restreints, l'on s'efforça de leur donner du travail dans l'administration, la police et les forces armées «nationalisées». Mais au Mozambique où la misère en brousse était la règle dans une économie anémique, on préféra leur accorder un pécule. L'analyse de McMullin (pp. 116-156) est impitoyable pour le Mozambique. Selon lui, les anciens combattants ne se sont pas si bien fondus dans la pauvreté de masse que certains prophètes de la charité institutionnelle le disent et l'écrivent. Le ressentiment à l'égard de leurs anciens chefs, qui se sont enrichis, persiste et 92 000 + 60 000 démobilisés avec de misérables pensions constituent, selon McMullin, une menace sourde ou parfois explosive. Il démolit systématiquement l'optimisme de façade des Onusiens et assimilés, et celui des auteurs qui, avant lui, se sont frottés les mains devant le «succès» de leurs programmes. C'est un livre important – les chiffres abondent sous sa plume –, à connaître pour la stabilité d'au moins une bonne dizaine de pays africains. Et ce nombre est appelé à croître.

Toujours dans le domaine de l'aide au développement **China and Mozambique**<sup>29</sup> est une étude de spécialistes en économie, sociologie et politique, sans parler de l'apport des morceaux de chapitres fournis par quelques ingénieurs, se penchant tous sur le cas mozambicain. Ces experts sont mozambicains, portugais, chinois et scandinaves et traitent de différents secteurs où interviennent les Chinois. La force du livre est que les atouts (faiblesse des coûts proposés par les Chinois lors des soumissions aux appels d'offres) comme les tares (mauvaise qualité des travaux sur certains chantiers, difficultés dans les relations humaines, non-respect des engagements contractuels, etc.) sont exposés sans propagande (collusion entre certains politiciens du FRELIMO et les entreprises chinoises). Il y a des pages dans ce livre qui abordent des problèmes aussi pointus que les relations entre les Chinois devenus Mozambicains, installés ou revenus au Mozambique (parfois métis) depuis des générations, et les nouveaux arrivants de Chine depuis une quinzaine d'années. Souvent les premiers ne parlent même plus le mandarin. L'un des obstacles à cette coopération est qu'à l'exception de certains domaines (dans l'agriculture notamment) les résultats en matière de développement sont surtout favorables aux investisseurs. D'une façon générale, la population africaine pauvre a beaucoup de reproches à adresser à la partie chinoise. On

<sup>28</sup> McMullin, Jaremy R. (2013), **Ex-Combatants and the Post-Conflict State. Challenges of Reintegration**, Basingstoke (Angleterre), Palgrave Macmillan, pp. XVII-329, index.

<sup>29</sup> Alden, Chris & Chichava, Sérgio (eds.), (2014), **China and Mozambique. From comrades to capitalists**, Auckland Park (Afrique du Sud), Jacana Media, pp. XVIII-220, photos noir et blanc, index.

est loin, semble-t-il, d'une coopération authentique et bienveillante, telle que Samora Machel l'avait imaginée. Le Mozambique? Vitrine chinoise pour l'Afrique ou mauvais rêve pour ceux qui ne tirent pas directement profit de cet échange inégal.

## Guinée Équatoriale

Bien que cette chronique aura probablement peu de lecteurs en Espagne et peut-être encore moins en Guinée ex-espagnole, nous voudrions attirer l'attention des premiers intéressés sur une initiative française peu connue mais louable à tous égards: publier des travaux scientifiques ou parascientifiques sur cette Guinée qui jusqu'à présent n'a attiré l'attention de la grande presse mondiale que par les frasques et les scandales de certains de ses dirigeants. Nous ne savons pas dans quel contexte financier la petite Association France-Guinée équatoriale (rappelant avec insistance qu'elle est non subventionnée) se lance dans une entreprise éditoriale coûteuse, et ayant peu de perspectives de rentabilité, compte tenu des ventes prévisibles dans le milieu africaniste et même équato-guinéen. Les résultats qualitatifs sont jusqu'à présent remarquables: en moins de deux ans (2014-2015), six volumes dont deux grosses thèses d'histoire coloniale comportant deux tomes chacune, plus un travail historique qui, à lui seul, mériterait un doctorat!

Ayant déjà analysé dans René Pélissier, *Portugal-Afrique-Pacifique. Une bibliographie internationale critique (2005-2015)* (2015), Editions Pélissier, Orgeval, 562 p. (pp. 496-498), la première des deux thèses (elle porte sur Annobón), nous ne pouvons pas non plus faire l'impasse sur la deuxième qui en 638 p. étudie sous la plume du professeur catalan Jacint Creus Boixaderas, les premiers pas de l'évangélisation catholique de la future colonie espagnole, thèse qu'il a soutenue à Paris VII en 1998. On ne va pas gloser ici sur un sujet (l'implantation du catholicisme) qui dépasse largement l'histoire des missions puisque dans une possession réelle (Fernando Poo et plus lointainement Annobón) ou encore virtuelle (Rio Muni) de l'Espagne du milieu et de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle élargi, elle s'identifie inmanquablement à l'histoire coloniale tout court. Le lecteur qui lira attentivement l'**Action missionnaire en Guinée équatoriale, 1858-1910**<sup>30</sup> en aura pour son argent et nous nous limiterons à souligner que l'alliance du sabre et du goupillon n'était pas toujours un fait acquis puisque dans le Tome 2 on voit – en long et en large – qu'un missionnaire au Cabo San Juan (Rio Muni), qui fit bâtonner à mort des enfants de la mission et appliqua lui-même un châtiment identique à une «femme débauchée» (*sic*), trouva sur son chemin un gouverneur anticlérical qui réussit à le faire emprisonner huit ans! Aurait-on vu cela dans une colonie de Léopold II (ou du Portugal) entre 1894 et 1902? On aurait vraisemblablement fermé les yeux de l'Administration et filtré le coupable.

On souhaite qu'un autre chercheur intrépide étudie le rôle des missionnaires au Rio Muni entre 1910 et 1968, c'est-à-dire pendant leur *demi-siglo de oro* tardif, avant la folie de Macías. Ces prédicateurs étaient ainsi passés du rôle de naïfs à celui plus valorisant

<sup>30</sup> Creus Boixaderas, Jacint (2014). *Action missionnaire en Guinée équatoriale, 1858-1910*, Paris, L'Harmattan. Tome 1, *Mémoire et naïveté de l'Empire*, p. 275. Tome 2, *A la reconquête de l'Ancien Régime*, p. 363, illustrations noir et blanc dans chaque vol.

de piliers du soutènement colonial. Beau travail d'historien pour un philologue sous sa casquette d'anthropologue qui a pu ainsi assurer ses spécialités sur des bases solides. Ce glissement d'un anthropologue vers l'histoire, nous l'avions déjà constaté dans plusieurs ouvrages antérieurs de Gustau Nerín, un autre Catalan, lui aussi, mais que son **Corisco y el estuario del Muni (1470-1931)**<sup>31</sup> a fait plonger – pour la première fois chez un hispano-guinéaniste, semble-t-il – dans les archives françaises et britanniques et une bibliographie qui se hasarde même à quelques sondages dans ce qui relève des contacts fugaces avec les Portugais, les Néerlandais, les Américains et un peu – trop peu, d'ailleurs – les Allemands qui, avant même les Espagnols, possédaient des factoreries côtières au Rio Muni (cf. Hugo Zöller, *Die deutschen Besitzungen... IV... Das südliche Kamerun-Gebiet... 1885*). Avec son **Corisco**, l'A. est allé beaucoup plus au fond des choses que tous ses devanciers, dans ce carrefour précolonial. Rien à vrai dire n'encourageait ces pionniers à sortir des sentiers battus. Encore un petit effort de sa part et il comblera le hiatus 1900-1914 que nous lui signalions dans l'histoire de la «conquête» du Rio Muni (cf. René Péliissier, *Portugal-Afrique-Pacifique... op.cit.*, pp. 291-292). On ne peut qu'inciter à la hardiesse la nouvelle génération de ces chercheurs espagnols qui, depuis la mort de Franco, ont mis les bouchées double pour rattraper le retard de l'historiographie africaniste d'un pays qui avait eu une seule colonie au sud du Sahara, mais qui ne voulait plus en entendre parler depuis 1968. Il faut reconnaître que le régime des ignorants en place à Malabo n'a jamais fait grand-chose pour savoir ce qui s'était passé à sa frontière méridionale avec le Gabon, sauf pour essayer d'élargir ses eaux territoriales potentiellement riches en hydrocarbures.

Le quatrième titre de la collection porte sur **Annobón**<sup>32</sup>. Il n'a pas l'importance du Tome 2 de la première thèse sur cet îlot (voir René Péliissier, *op.cit supra*), mais il a servi de base à l'élaboration dudit Tome 2 par son auteure, Valérie de Wulf, qui en le faisant publier par son Association France-Guinée équatoriale rend un hommage posthume à l'auteur de ce recueil fourre-tout. Son texte offre des miettes sur l'anthropologie, la linguistique et la politique (anti-Fang). C'est l'œuvre d'un insulaire autodidacte qui avant de mourir avait voulu sauver ce qu'il avait pu de la tradition orale transmise par les vieux. C'est donc un simple entassement empirique et décousu de faits ou de croyances propres à une société africaine, mais largement coupée du reste de l'Afrique par son insularité et son isolement au cours des siècles. Matériau brut, on y trouvera quand même quelques pages sur l'«exploitation» de l'îlot par les autorités depuis l'indépendance, telle que la dénonçait Bodipo Lisso qui réclamait fort légitimement une modeste autonomie économique et non une occupation militaire fang, ni un blocage des carrières des insulaires dans une administration pro-fang, seul exutoire aux ambitions des quelques lettrés de l'îlot.

Pour en terminer, souhaitons que de là où il est, le célèbre Alfred Wegener (1880-1930) nous aura pardonné nos dérives inversées par rapport aux siennes. Ce n'est pas certain, mais on peut toujours l'espérer d'un géophysicien qui a mis en lumière la dérive des continents.

<sup>31</sup> Nerín, Gustau (2015), **Corisco y el estuario del Muni (1470-1931). Del aislamiento a la globalización y de la globalización a la marginación**, Paris, L'Harmattan, p. 311, illustration noir et blanc.

<sup>32</sup> Bodipo Lisso, Pedro (2015), **Annobón. Su tradición, usos y costumbres**, Paris, L'Harmattan, p. 152, photos noir et blanc.